

CONGRÈS

DE L'ASSOCIATION DE PSYCHANALYSE ANTHROPOLOGIQUE 2017

DIMANCHE 8 OCTOBRE 2017 À PARIS

Best Western Ronceray Opéra

10 Boulevard Montmartre 75009 PARIS



MYTHOLOGIE, PSYCHANALYSE ET MODERNITÉ

Programme

Matin

- Diaporama de Camille Villet,
Le mythe de Narcisse
- Conférence de Linda Gandolfi,
Psychanalyste APA
Narcissisme et liberté
- Catherine Montalto,
Psychanalyste APA
Les archétypes parentaux

Après-midi

- Conférence de Marc Guéry,
Pneumologue, psychanalyste APA
Mères et filles, la descente aux enfers
- Frédéric Delarge,
Psychanalyste APA, professeur d'économie
La pulsion chez les centaures
- René Gandolfi,
homéopathe, psychanalyste APA
Psychanalyse et idéalisme

Narcissisme et Liberté

par Linda Gandolfi

Diaporama de Camille Villet à visionner sur le site de Khora imagination

Introduction

Comme vous l'avez vu dans notre programme, ce congrès est orienté plus particulièrement sur la pratique de la psychanalyse anthropologique. Une des particularités de notre approche est de considérer la position du sujet dans son contexte historique. Nos difficultés individuelles ne peuvent pas être totalement coupées de ce que vit une génération.

Les défis existentiels ont sans doute un fond existentiel propre mais ils ne sont pas les mêmes en fonction des époques. Ça ne résout pas forcément les problèmes mais c'est une première étape pour confronter l'évolution individuelle et l'évolution collective.

La question sous-jacente à cette idée d'évolution est celle du sens même de cette évolution. Évolution pour qui ? pour quoi ? Vers quoi ?

C'est un autre point important de l'approche anthropologique qui soutient l'idée d'une construction du sujet en rapport étroit avec la conscience.

Nos difficultés ou tout simplement notre questionnement est lié à cette construction. Cela suppose aussi que derrière toute difficulté se profile la proposition qu'il y a un dépassement possible en lien avec cette évolution.

Quelquefois ça paraît difficile dans le cas de grandes difficultés, de maladies graves par exemple ... Nous pensons qu'il y a toujours une expérience de l'âme qui va au-delà des corps. Il convient aussi de penser que le sens n'est pas que « pour soi », il est aussi pour les autres.

Comment saisir ce cadre évolutif ?

C'est ce que nous allons essayer de développer au cours de cette journée. Nous avons choisi d'ouvrir le congrès avec une des figures les plus marquantes de cette évolution : Narcisse. En effet, l'évolution de l'image dans notre monde, sa présence, sa multiplicité interroge dans la mesure où elle est un des éléments essentiels de la construction psychique. Dans ce monde entièrement dominé par les écrans, la figure de Narcisse nous paraît toute désignée pour aborder cette évolution, et nous pencher sur ce phénomène.

Nous nous pencherons plus particulièrement sur un phénomène nouveau (qui a quelques années) mais qui s'est très vite propagé : le selfie, procédé assez étrange qui prend une ampleur incontestable. Il est bien sûr assez représentatif du défi évolutif.

S'agissant d'un élément majeur de cette construction, il nous a paru intéressant de commencer à essayer de regarder en quoi cette invasion de l'image nous concerne.

L'hypothèse est qu'il se joue dans cette multiplicité des écrans et des images, quelque chose d'important pour notre évolution : en effet, si l'accès au monde passe par ce filtre de l'image et bouleverse notre accès au monde, qu'en est-il de notre accès au réel ? Le psychanalyste Charles Melman parle de changement notoire de « l'économie psychique ».

Nous allons nous appuyer sur le mythe de Narcisse pour essayer de comprendre ce qui s'est passé entre — Camille nous l'a montré —, cette première rencontre du sujet avec lui-même — nul doute qu'il s'agit là d'un moment originel important — et le selfie d'aujourd'hui.

Et Freud ne s'y est pas trompé. Il va, vous le savez, adosser la théorie analytique essentiellement sur deux mythes : Œdipe et Narcisse. Il va les placer au centre de l'édifice psychique comme les deux grands principes régissant l'évolution du sujet.

Le mythe de Narcisse

Remarquons déjà qu'il ne s'agit pas là d'une grande divinité de l'Olympe. Narcisse tout comme Œdipe d'ailleurs n'est pas un de ces immenses dieux de l'Olympe. C'est le fils d'un fleuve et d'une nymphe. C'est un jeune chasseur comme il y en a temps dans cette forêt primitive. Cela signifie que nous sommes dans une étape relativement tardive de la construction du sujet.

Le symbole de la forêt

Promenons-nous quelques instants en forêt, et faisons l'expérience de cette première rencontre avec le monde : le sol est humide, jonché de feuilles, le ciel n'apparaît que par moment dans des trouées bleues ; des chemins terreux se dessinent dans cet imbroglio.

C'est un lieu que l'on imagine sans peine habité par toutes sortes de lutins et nymphes... Une forêt peuplée de nymphes, de satyres, de chasseurs... de toutes sortes d'esprits malins qui évoquent pour nous les premiers mouvements du corps et bien sur la libido naissante. Autant d'entités qui nous mettent sur la piste de ce que peut représenter dans les premiers temps, l'existence : une première confusion des impressions du corps.

C'est sur cette forêt de sensations que va émerger le sentiment de soi. Une forêt où bruissent des milliers d'excitations éparses qui vont devoir s'unifier. La forêt vierge en soi est un lieu d'unification de ces sensations.

Elle évoque le corps du nourrisson traversé par les premiers frissons de la vie qui s'anime au contact de ce monde qu'il ne connaît pas encore. Une forêt où frissonnent les premiers soubresauts du corps qui vont entraîner les premières pulsions de l'être et de laquelle les premières formes psychiques apparaissent.

Freud nous dit que la pulsion part d'un processus corporel en réponse à une excitation et qu'elle devient une expérience psychique.

Lorsque nous allons nous ressourcer dans la forêt : nous ne prenons pas seulement un bol d'air, nous nous relient à cette unité première, à ces premières sensations.

Narcisse nous donne à voir cette naissance de l'être à lui-même et les processus à l'œuvre. Il va nous montrer comment on sort de cette forêt pour passer à autre chose. Deux éléments vont l'y conduire :

- Le premier élément est une part de soi perdue :

Le mythe évoque une souffrance due à la perte soit d'un ami cher, soit d'une sœur. Peu importe d'ailleurs, il nous suffit de savoir que quelque chose tout à coup manque et que personne ne peut combler cette perte. Dès le départ il manque quelque chose et c'est dans la souffrance de ce manque que quelque chose d'autre peut advenir. Cette absence qui fait souffrir Narcisse est liée à la première fusion originelle qui s'éloigne progressivement. C'est ce qui va le conduire à sortir de la forêt. Narcisse va errer, se détournant de ses distractions habituelles à cause de son chagrin, puis il va se trouver face à la source.

- Le deuxième élément concerne le renoncement aux plaisirs :

La forêt est peuplée de nymphes, de satyres... qui s'accouplent. Nous avons l'image de l'auto-jouissance libidinale qui assaille le nourrisson. Or, le mythe nous dit que Narcisse renonce à ces jeux sexuels. Il refuse l'accouplement avec la nymphe Écho qui est tombée amoureuse de lui. Mais Écho n'est pas n'importe quelle nymphe. Il lui est elle aussi, arrivé une triste mésaventure : comme elle distrait Héra par son bavardage pendant que Zeus trompait la Déesse, Héra la condamna à ne prononcer que la fin des mots d'où son nom d'Écho.

Nous voyons ici que le premier langage de la forêt est un bruissement : ce premier babillage, cette langue des oiseaux. Et dans les premiers temps, l'enfant parle cette langue des oiseaux qui nous est devenu inaudible.

Écho, privé de ce langage originel formule la fin des phrases, sonorités qui sont un premier pas vers le langage. Tout comme l'enfant qui commence à répéter la dernière syllabe des mots. Narcisse et Écho ont donc tous deux perdu quelque chose mais leur nouvel état de conscience ne leur permet plus de s'accoupler. Écho se desséchera au point de devenir un caillou. Ce premier langage écholalique va donner la première structure matérielle au support du langage futur. Le premier rocher sur lequel vont venir s'accrocher les mots.

Le miroir

Quant à Narcisse, il va aller au-devant de son destin : Tirésias, grand devin de la mythologie et dont c'est sa première prophétie avait dit : Narcisse vivra s'il ne se « connaît pas ». Ce qui signifie que cette rencontre avec soi-même met un terme au sentiment d'éternité qui étreint tout sujet dans les premiers mois de l'existence. Avec la conscience de soi et du monde, la mort se profile.

C'est dans l'errance à la recherche de quelque chose de perdu que Narcisse se retrouve un jour face à la source originelle jamais troublée par aucun reflet humain.

La source est comme un œil d'après Bachelard : il propose cette métaphore qui fait que les plans d'eau sont comme des yeux de la terre qui regarde le monde.

Fasciné par son reflet, dans l'impossibilité de détourner son regard, Narcisse meurt. Tout comme Écho.

Il faut 9 mois pour construire un être dans le ventre maternel et il faudra aussi environ 9 mois environ pour que celui-ci se rencontre et naisse à lui-même et face au miroir dans lequel il se re-connaît. Auparavant, il s'était aperçu lui-même dans tous les visages et les regards qui s'étaient posés sur lui.

Nous avons tous fait l'expérience de la sortie brutale d'une forêt où tout à coup, on se retrouve en pleine lumière. Ce qu'il est important de noter ici est que l'accès à la conscience de soi est une mort : Mort à un état antérieur, mort à cette forêt primitive.

C'est de ce renoncement aux plaisirs auto-jouissifs que représente la forêt, que naît une nouvelle étape : la connaissance de soi et la connaissance du monde. La rencontre consciente avec les autres.

A partir de cette rencontre, de ce premier selfie en quelque sorte, quelque chose d'irréversible se produit.

Après la traversée du miroir

Comment à partir de cette rencontre avec soi-même, va-t-on intérioriser le monde qui nous entoure ou plus exactement comment va-ton prendre conscience de ce monde en nous ?

Mais je vous propose de refaire le chemin de la construction de cette intériorité. cette expérience avec la conscience de ce qui se joue pour l'homme de ce qui se joue pour sa construction.

Passage de diapositives qui permettent de repérer la manière dont l'homme s'est représenté lui-même tout au long de l'histoire. Il s'agit de repérer les traces de ce parcours entre le premier selfie et le selfie d'aujourd'hui.

Comment l'homme s'est-il représenté tout au long de ces années.

Conclusion

Aujourd'hui on constate un envahissement des écrans comme si on ne pouvait plus échapper à ce selfie où tout nous renvoie sans arrêt à nous-même.

Si l'image nous cerne, c'est parce qu'elle nous met sans cesse face à ce « nous-même » et surtout face à cette frontière de plus en plus étroite entre le sujet et le monde qui ne cesse de s'interpénétrer et de dialoguer.

L'image ce n'est pas la réalité. Ce n'est qu'une surface sans épaisseur. Cela voudrait-il dire que nous sommes devenus qu'une surface sans consistance, gonflé de vide ?

On pourrait penser qu'il suffit d'éteindre le bouton de la télé et de refuser d'avoir un ordinateur ou un portable. Peine perdu ! C'est impossible si on veut rester en accord avec notre histoire. Ensuite, ça ne servirait qu'à nous marginaliser.

En revanche, nous restons libres d'interpréter les symboles des images et de leur donner ainsi une épaisseur. C'est notre intériorité qui doit se renforcer face à l'agression permanente de ses images. À cet égard, Le selfie n'est pas anodin. Il traduit cette nécessité de regarder le monde comme un miroir de nous-même qui nous renvoie sans cesse à la question de la connaissance de ce « nous-même ».

L'image nous met face à notre skize, à notre inconsistance. Et nous devons fortifier notre structure pour y faire face et pas fuir.

Quels sont les publics les plus menacés ? Les enfants et les gens âgés, les deux extrêmes. Prenons l'exemple d'un adolescent (Frédéric va nous en parler tout à l'heure) à qui on propose de faire du sport, d'aller au théâtre d'aller faire quelques expo, quelques voyages... Chacune de ces expériences le renverra à lui-même. Chaque expérience viendra enrichir son intériorité. Si en plus les parents sont conscients de leur rôle, tout ira bien. Regardons le même adolescent qui ne s'intéresse qu'au skate par exemple qu'il pratique assidûment avec une bande d'ami. A un moment donné la multiplicité du monde va venir au contact mais cela va l'angoisser. Comment fera-t-il face à un monde qui virevolte au travers des images ? Soit il esquivera, soit il deviendra violent et pourra trouver des causes à défendre. Il ne suffit plus d'accompagner un ado, il faut s'impliquer profondément. Aujourd'hui les enfants sont en grand danger si nous ne leur montrons pas que derrière les apparences se cache un monde bien plus complexe mais si riche en questionnement.

L'image ne fait au fond que nous montrer le double de nous-même et nous oblige à faire la part de la réalité et du fantasme.

Nous le verrons tout au long de cette journée nous allons essayer de montrer comment dans l'approche anthropologique nous essayons de comprendre les mécanismes de cette construction :

Catherine Montalto, nous parlera du rôle des parents aujourd'hui et nous verrons qu'elle ne saurait aborder le débat sans évoquer l'évolution de la place des mères et des pères dans notre société.

Frédéric Delarge parlera de l'éducation qui doit aussi être analysée dans le contexte évolutif car c'est ce contexte qui nous permet d'orienter le défi sous-jacent à toute problématique.

Marc Guéry nous racontera deux moments analytiques et il nous montrera ce qu'il y a derrière le piège de l'image idéale.

Enfin René Gandolfi terminera notre journée en prolongeant notre réflexion par une réflexion philosophique sur l'idéalité sous-jacente à cette question de l'image.

Les archétypes parentaux

par Catherine Montalto

INTRODUCTION

L'analyse du cas suivant est extraite d'une consultation donnée sous l'égide de l'Association Les Enfants de Chiron, où sont également mis en œuvre les savoirs et connaissances de l'analyse anthropologique de l'eap.

Cette « analyse anthropologique » se fonde sur la psychopathologie freudienne et lacanienne, mais nous allons voir à quel moment nous nous en démarquons.

L'analyse du cas du petit Hans par Linda dans « *Dieux de l'Olympe et enfants d'aujourd'hui* » démontre comment le petit Hans s'est saisi de la mort du cheval pour exprimer sa propre angoisse, la problématique dépressive de sa mère le mettant en insécurité.

La symbolique du cheval, des jambes, des mouvements, se réfère aux pulsions de l'enfant, et à ses mouvements d'émancipation entravés, la relation à la mère ne le permettant pas.

L'approche analytique orientée anthropologiquement permet de décrypter ce qui se joue dans la problématique exprimée par l'enfant, en collant à l'histoire de ses parents. Le travail du thérapeute va être de leur traduire ce que leur en dit l'enfant.

Toutefois, le but de la méthode des Enfants de Chiron consiste à redonner la main aux parents dans l'éducation de leurs enfants et de sortir du « *tout thérapeutique* ». L'analysant reçoit les parents et pas l'enfant, le temps de l'analyse est limité à un protocole de 5 séances et le consultant s'engage à donner des conseils très concrets et pragmatiques.

L'objectif est de faire émerger « quelque chose qui se dit » à travers les agissements et les dires de l'enfant. La première séance pose la problématique qui amène les parents à consulter. La 2ème séance permet aux parents de raconter les principales caractéristiques de leur généalogie et là, déjà, vont apparaître des effets de sens quant à leurs difficultés personnelles. Le roman familial recèle bien des clés de compréhension de la situation présente avec l'enfant. Puis, chacun va raconter comment il se comporte avec lui.

Les séances 3 et 4 permettent de recevoir les parents séparément, afin de travailler avec chacun les positionnements maternel et paternel, ainsi que la relation dans le couple, qui ressort inévitablement. Les grands mythes Grecs de la création, et notamment les figures symboliques que sont Gaïa, Ouranos, et Chronos permettent la mise en sens de ce travail et de pointer l'universalité de la problématique.

La 5^{ème} séance établira un bilan et ouvrira des perspectives.

La problématique :

Victoria, 5 ans, est une petite fille en colère. Ses parents racontent à quel point ils se sentent démunis face aux réactions de leur fille qu'ils trouvent disproportionnées. A la maison, Victoria ne supporte aucune contradiction, elle refuse d'obéir, trouve mille détours pour résister à l'injonction, avec souvent une maturité étonnante pour son âge. Elle peut avoir ce type de retour, alors que sa mère la menace de ne pas lui donner la boisson que Victoria lui réclame si elle ne lui dit pas merci : « *Tu n'as pas le droit de me priver de boire ! tu seras bien obligée de me donner à boire !* ». Pas faux !

Et lorsque la punition tombe, elle se met en colère, tape des pieds, crie, hurle. Alors consignée dans sa chambre, elle en ressort aussitôt et provoque ses parents de manière très insolente Victoria a un comportement rebelle, insolent, autoritaire et grossier ! Elle s'exprime ainsi quand elle est en colère : « Marre ! Manger ! Faim ! ». Chaque changement d'état, comme aller se laver les dents, s'habiller pour partir... déclenche ces crises. Se sentant souvent débordés par la situation, les deux parents finissent par s'énerver et crier. Les grands-parents n'ont pas plus de succès, Victoria ne les ménage pas. Or, à l'école, elle est une enfant sage et réservée, plutôt timide d'après sa maman. Les parents pourtant avisés et attentifs, n'ont pas de solution, ils souffrent, s'épuisent et s'inquiètent vivement. Ils disposent pourtant d'un savoir et d'outils éducationnels issus de leur milieu professionnel et sont pleins de bonne volonté.

Ce cas est en fait généralisable à beaucoup d'enfants d'aujourd'hui, qui sont difficiles et contestataires. Les parents ne savent plus comment faire pour les calmer, les contenir. Lorsqu'elle rentre de son travail, la mère consacre une grande partie de son temps à sa fille. Elle joue avec elle à la poupée, la baigne tendrement, bref une maman douce et attentive. Le père, aussi, est plein de bonne volonté. Il a choisi d'être « disponible » pour sa fille, il s'en occupe beaucoup, va la chercher à l'école, prépare ses repas, l'emmène au parc, bref un papa très présent et soucieux de son éducation. Justine et Charles sont des parents aimants et attentionnés, comme beaucoup de parents.

Comment peut-on alors expliquer cette violence chez l'enfant ?

Les premières difficultés sont apparues vers l'âge de 3 mois (stade oral). Au moment où sa mère reprend son travail, Victoria refuse catégoriquement le biberon, quitte à ne pas être alimentée toute la journée, attendant le retour de sa mère le soir pour être allaitée. Elle exprimera une même radicalité en refusant de faire ses besoins au pot, même après l'entrée en maternelle (stade anal). Puis, un beau jour, sans raison particulière, Victoria acceptera le biberon et, ensuite le pot. C'est « *Tout Victoria ça !* » diront les parents.

L'enfant exprime ainsi sa difficulté de se détacher de sa mère. En effet, une demande exprimée par l'enfant à sa mère, que je ne peux dévoiler ici, révèle une relation mère-fille extrêmement fusionnelle. La construction psychique de l'enfant est scandée de

plusieurs étapes de détachements qui, bien amenées, permettent l'évolution avec ses gains d'autonomie. Victoria est encore dans le ventre de Gaïa, sa mère, comment l'aider à entrevoir le Monde.

Lors des séances suivantes, chacun raconte l'histoire de ses origines, en tout cas ses points essentiels.

La généalogie maternelle révèle sa relation passionnelle avec son père, décédé à un moment crucial de sa vie de femme.

Cette fusion la relie en chaîne à sa fille, relation-symbole d'un lien d'attachement puissant et d'un deuil non fait. L'enfant parle souvent de ce grand-père qu'elle ne connaît pas, elle l'inclut dans sa liste des membres de sa famille, comme s'il était toujours vivant. De plus, Justine dit avoir eu une relation fusionnelle avec sa mère et qu'il a été difficile pour elle de couper le cordon. Victoria exprime sa rage de ne pouvoir se libérer pour grandir.

Qu'est-ce qu'être une mère aimante et pourtant désirante de l'envol de son enfant hors du nid ? C'est la mise en lumière de cette problématique qui va aider la mère et la fille à s'émanciper.

La généalogie du père : Elevé par ses grands-parents, il voyait très peu ses parents qui travaillaient beaucoup. Son propre père devient orphelin et est mis en pension très jeune. Le récit de son histoire va l'amener à cette douloureuse constatation qu'il n'a pas de modèle paternel référent, un père absent et un grand-père gentil mais effacé.

De plus, ou ceci en découlant, il n'a aucune motivation au travail, il préfère apporter sa contribution au foyer, en restant à la maison. Pour lui, ce qui est important, c'est de consacrer sa vie à son enfant. Problème d'attachement insuffisant qu'il essaierait de rattraper avec sa fille ? Mais qu'est-ce qu'être un père ? Quel sens donner à une réussite sociale qui ne fait que l'éloigner de son enfant ? Il exprime cependant son désarroi lors des crises de sa fille, ne sachant pas comment la calmer, il sait qu'il va vite s'énerver et regretter ses cris. Alors, souvent, il préfère ne pas intervenir. L'état dans lequel elle se met, le renvoie à lui-même, il souffre de cette douleur renvoyée en écho, tout comme elle, il ne supporte pas la moindre frustration.

1/ La violence titanesque chez l'enfant

Nous le savons, l'enfant est pulsionnel et Claude Halmos dans son livre « *L'autorité expliquée aux parents* », utilise cette expression évocatrice d'« *enfant sauvage* » à propos de l'enfant qui arrive, où elle cite de nombreux exemples où l'enfant n'est pas maîtrisable. La grande question aujourd'hui est de savoir pourquoi les enfants ne sont pas maîtrisables, pourquoi cette grande difficulté à les canaliser, à leur donner des limites.

Au niveau anthropologique, se distinguent deux grandes étapes dans l'histoire de l'évolution. La première, le stade mythique où cette violence est contenue par les rites. L'enfant est alors inscrit dans des rituels qui l'encadrent et où il ne peut faire n'importe

quoi. Ensuite, il y a eu une évolution vers l'individualisation, libéré de la tribu originelle, et l'avènement de la position du sujet, avec l'émergence des repères parentaux de la société dite patriarcale, celle du « pater familias ».

Or, à partir du moment où ces repères ont sauté, avec les concepts révolutionnaires de mai 68, aucune autre structure n'a été mise en lieu et place et l'archaïsme pulsionnel, précédent toute civilisation, toujours enfoui en nous, ressort.

Le nouveau vocable « parentalité » en dit long sur l'indistinction des rôles paternel et maternel, et l'enfant, en l'absence de repères identifiables, se retrouve, malgré tout, quelque peu livré à lui-même.

Or, quelque chose d'autre intervient, qui permet de comprendre ce qui se joue et qui est de l'ordre de l'inconscient. J'explique alors aux parents que l'enfant exprime à sa manière, une vérité qu'il ne connaît pas. Ses cris, ses colères sont l'expression des puissances titanesques archaïques proches du monde de l'enfance, proche des origines du monde. Nous trouvons chez Mircea Eliade l'idée que : (je le cite) « *Pour la psychanalyse, le vrai primordial est le primordial humain, la première enfance. L'enfant vit dans un temps mythique paradisiaque* » (chap 5, *Aspects du mythe*). Nous soutenons cette idée à l'EAP, que l'enfant est dans le mythe, d'ailleurs ne parle-t-on pas de sa pensée magique en pédopsychiatrie. Ce temps primordial est aussi celui des mythes de la fin du monde, où sa destruction précède sa reconstruction. Cette conception est très actuelle, il y a cette idée aujourd'hui, que nous vivons quelque chose de très précaire. Mircea Eliade montre le côté nécessaire de la destruction, au niveau anthropologique. Cette *chaotisation* est à mettre en lien avec une certaine violence chez l'enfant. Ses jeux illustrent bien ce phénomène, quand la tour est construite, c'est avec joie qu'il la détruit ! Une manière de refaçonner le monde pour se l'approprier. Cette petite fille veut détruire quelque chose, pour s'ouvrir un avenir. Elle n'a pas d'autre recours que l'archaïsme de la violence. Mais c'est au fond archaïque de ses parents qu'elle fait écho et qu'elle manifeste malgré elle. Les dires et agissements de l'enfant sont signifiants des problématiques parentales, c'est ça qui fait si mal et qui est si difficile à entendre. Mais c'est justement dans la prise de conscience de leur problématique que les parents vont trouver la solution pour aider leur enfant. C'est toujours la position du sujet qui est interpellée, questionnée et qui fait sens.

De même les mythes fondateurs Grecs parlent de la guerre qu'entreprend Zeus contre les Titans, ces puissances de vie et de destruction qui nous animent et dont il a dû prendre le contrôle afin d'établir l'ordre du Cosmos et le partage du Royaume. Ce combat figure la lutte de l'homme contre ses puissances pulsionnelles. L'enfant, lui, doit être aidé à contenir ses pulsions, il ne peut être tenu responsable de ses crises.

D'autre part, la désobéissance de l'enfant est aussi liée à son rapport au temps, qui est différent de celui des adultes et qui rejoint également un temps mythique, antérieur au temps chronologique, celui de Chronos.

Nous trouvons aussi chez Mircea Eliade le récit des mythes de la perfection des origines. L'Age d'or est un paradis, où l'existence des hommes ressemble à celle des dieux, il n'y a aucune conscience de la mort, la vie dure très longtemps, les hommes ne vieillissent pas. Cette notion de temps mythique est à mettre en parallèle avec la notion du temps chez l'enfant.

La vie contemporaine impose un rythme très soutenu et les parents n'ont d'autre choix que d'entraîner leurs enfants dans cette course. Victoria vit difficilement les temps de passage d'une action à une autre, et elle met du temps avant d'obéir. Bien sûr, il y a là une certaine provocation, mais aussi le besoin de faire les choses à son propre rythme. Je suggère alors aux parents de la préparer à l'avance aux événements à venir, et, par exemple, de lui montrer sur un réveil, qu'elle aura dans sa chambre, que « quand la grande aiguille du réveil sera sur le 7... par ex » il faudra venir prendre le petit déjeuner. Dans un premier temps, une phase d'observation, sans trop d'intervention de leur part, est demandée aux parents. Je leur demande, par exemple, de prendre des notes, je les dissuade de réagir tout de suite aux agissements de l'enfant, je les encourage à faire diversion en cas de crise, à ne pas la prendre de front, à laisser plus de place au conjoint, je leur demande de parler à l'enfant en se mettant à sa hauteur et surtout, d'éviter à tout prix de crier. Je conseille à la mère de retisser les liens imaginaires avec sa fille en lui racontant des petites histoires enfantines avec des animaux, qui permettent à l'enfant de transférer sa colère et son angoisse. En cas de conflits, la règle c'est d'établir des règles simples, sur lesquelles ils se mettent tous les deux d'accord, et de les maintenir, toujours sans crier.

Cette phase permet de prendre une certaine distance afin d'apaiser l'enfant et d'aider les parents à amorcer un questionnement du sens. Dans le cas présent, ces conseils ont permis, dès la première séance et à la grande surprise des parents, une diminution significative des crises.

2 : Les mythes de séparation et la possibilité pour la génération d'advenir

Les mythes de la création sont des mythes de séparation : Gaïa et Ouranos, puis Rhéa et Chronos, et enfin Zeus et les Olympiens qui ordonnent le monde.

Je leur raconte dès la première séance le mythe de Gaïa et Ouranos, afin de positionner les rôles paternel et maternel.

Le mythe d'Ouranos et de Gaïa, raconté par Hésiode dans sa Théogonie est repris par Linda dans le site des enfants de Chiron. « *Kronos, fils de Gaïa et d'Ouranos, fut chargé par sa mère Gaïa d'émasculer Ouranos qui ne voulait pas desserrer son étreinte, empêchant ainsi ses enfants de sortir de son ventre. Il réalisa ainsi la première grande déchirure entre la terre et le ciel et permit aux Titans de voir le jour. La castration d'Ouranos engendra le cycle de la temporalité.* »

« *Nous pouvons d'ores et déjà lire en filigrane dans cette naissance la première coupure vécue par l'enfant au moment de la naissance : un enfant qui a séjourné durant « des*

siècles » dans le ventre maternel protecteur et qui tout à coup, est soumis à cette terrible déchirure de la naissance. Mais c'est aussi une étape qui lui donne accès au ciel. La première castration apparaît donc comme cette coupure du cordon ombilical qui fait de l'enfant un être « au monde ». » (site :www.lesenfantsdechiron.fr)

Ce mythe raconte la disparition d'une première unité, première fusion, qui a permis l'engendrement de l'être. Les grands principes féminin et masculin, avec leur positionnement maternel et paternel, en se séparant, ouvrent la voie de la génération. La séparation crée un espace pour l'enfant, un espace temporel, le temps est alors mythique, c'est-à-dire infini. Ce mythe positionne un premier espace de temp'oralité où l'imaginaire fait lien pour l'enfant face à cette ouverture du monde. Avec l'éloignement du principe masculin, paternel, Ouranos, ciel étoilé (*Théogonie d'Hésiode*), premier horizon, se présente, comme une visée pour l'enfant. Ce début d'ouverture au monde est articulé (ou soutenu) par le lien à l'imaginaire que la mère maintient avec son enfant, nouveau cordon ombilical, comme l'écrit Linda et René dans leur Livre « *La maladie, le mythe et le symbole* », et par la visée que le père représente pour l'enfant.

Dans ce mythe c'est Gaïa qui demande à ses enfants de la séparer de cette étreinte étouffante. Kronos le plus jeune va relever le défi grâce à la serpe que lui donne sa mère. La version d'Hésiode mentionne une faucille, qui se dit *karkodontos* : « à dents en forme de scie ».

Deux notions fondatrices de l'être en découlent :

C'est la mère qui est à l'origine de cette séparation. En effet, les hommes résistent à céder la place à l'enfant. Et nous le savons, c'est la mère qui investit l'homme de sa fonction paternelle. Dans les premiers mois de la vie, l'horizon paternel semble lointain mais est, de fait, structurant. Au niveau individuel, c'est l'apparition des dents qui signe cette dé-fusion. C'est le moment pour l'enfant d'accéder à une nourriture diversifiée et solide, moment du sevrage. La dé-fusion permet d'entrevoir l'autre, et la nourriture est métabolisation du monde. La perte du sein va s'accompagner d'un gain symbolique, celui de la découverte du monde et de sa diversité, soutenu par le lien imaginaire entretenu par la mère qui anime le quotidien de l'enfant par l'intervention de petits animaux, du petit lapin, du petit chat « *qui veut rester au lit et qui est bien paresseux...* », comme dans le conte, où Blanche neige, perdue dans la forêt, est accompagnée par les animaux.

Le chemin de l'autonomie nécessite la perte d'un lien, qui était considéré jusqu'alors comme vital, qui sera remplacé par une nouvelle capacité d'adaptation de l'être au monde et une autre qualité de lien. Ainsi le cordon ombilical est remplacé par le cordon de lait. La parole échangée entre la mère et l'enfant permet l'évolution du plaisir de l'oralité.

La mère arrivera-t-elle à retisser ce lien, ce cordon imaginaire, afin de permettre à sa fille de s'émanciper en sécurité ? Qu'en est-il de son propre imaginaire ? Ce qui est certain, c'est qu'une étape est déjà franchie. Comprenant ce qui se passe, elle va certainement pouvoir entamer le travail du deuil de son père, pour une relation meilleure à sa fille, et à son conjoint. Ce dépassement libèrera « *des possibles* » au sens de Kierkegaard, pour eux trois.

Aider sa fille à retisser les liens imaginaires va aider la mère à le refaire pour elle-même.

Le père de Victoria peine à prendre sa place dans cette famille. Il reste encore un peu l'enfant mal aimé de ses parents et ne trouve pas de sens à la société des hommes. Il s'oppose à sa femme, plus dans une attitude de résistance, que dans une réelle confrontation d'altérité. Il est dépassé par la situation. Nous avons vu avec Ouranos, que le positionnement paternel est symbolisé par l'horizon qu'il représente pour l'enfant. Ses actes et réalisations dans le monde ouvrent une voie en perspective, tracent une visée pour ses enfants. Bien que nous sachions à quel point cette place est difficile à tenir dans la société actuelle, où le modèle socio-économique est fortement remis en question, l'homme en tant que père, a cette mission compliquée de réinventer pour lui une position créatrice.

J'ai tenté de lui faire comprendre en entretien individuel que les enfants ont besoin de parents solides pour se construire et que, s'il le veut vraiment, il peut stabiliser sa situation professionnelle.

D'autre part, de cette dé-fusion Gaïa Ouranos, et du mélange de l'écume et du sang, va naître Aphrodite, symbolisant l'amour, vital pour l'enfant à venir, et l'Eros nécessaire au couple.

En fait, le couple était en perdition et chacun venait en analyse, certain de son bon droit, dans le but de faire entendre raison à l'autre. Or la thérapie, leur ayant permis de comprendre ce qui se passe dans la relation avec leur enfant, leur a permis, de fait, d'accorder une place plus centrale à leur couple. Les objectifs fixés en séances pour faire place au positionnement de chacun, dans sa spécificité, les a libérés d'une préoccupation trop prégnante de leur fille. A partir du moment où les parents arrivent à se recentrer sur leur propre histoire, à s'y réinscrire, ils arrivent à se positionner face à leur enfant. Ils ne sont plus surpris par cette violence, ils n'ont plus de réponse « à côté », parce qu'ils comprennent pourquoi cette enfant a ce comportement. Ce positionnement les libère d'une tension d'incompréhension de leur enfant, puisqu'ils cherchent en eux la solution. Ils n'ont plus de réponse pulsionnelle, ou purement éducative. Ils se sont engagés, dans une position de sujet, dans une voie de responsabilité et de recherche de sens. La petite fille sentant que ses parents ont repris la main, a arrêté ses crises et s'est apaisée de plus en plus.

3 L'éducateur des Dieux et des héros, Chiron le Centaure

Mais comment ce père défaillant va-t-il pouvoir permettre à l'enfant de s'ouvrir au monde ? C'est compliqué pour lui, car il va devoir s'engager professionnellement dans un premier temps, sans en comprendre le sens, mais en acceptant de concevoir que son acte aura un impact positif pour l'avenir de sa fille.

C'est à ce stade de l'analyse que le centaure Chiron, éducateur des Dieux et des Héros, va nous éclairer dans cette recherche de signification et de moyen d'y arriver.

En anticipant un peu sur ce que va nous dire cet après-midi Frédéric, Chiron, mi-homme, mi-cheval symbolise ce que doit être un bon éducateur. Il va devoir maîtriser avec sa tête d'homme les pulsions désordonnées du cheval sauvage.

Il enseigne le tir à l'arc, qui dans l'acte de viser, symbolise le sens et la direction, mais également la mort, limite ultime. Il s'agit bien du rôle de l'éducateur d'incarner ce geste donnant sens et direction dans la vie.

Il enseigne également la musique, qui fait le lien entre le ciel et la terre.

« Dans l'Olympe, elle est avant tout l'art qui sert à charmer les dieux. Pour l'homme, elle est l'autre métaphore de l'histoire temporelle. Elle est le fil ténu qui, au-delà des mots, relie les hommes au sacré tout en rythmant leur marche laborieuse dans l'existence. Elle est le référent de la deuxième composante du temps, ce temps de l'éternité, qui semble rester à la même place et qui relie l'être à l'essence primordiale. Or, l'enfant qui vient fraîchement d'arriver dans ce monde est sensible à cette mélodie silencieuse qui transcende les mots et qui trahit la valeur de l'être qui parle » (Linda Gandolfi, www.lesenfantsdechiron.fr)

La musique dont l'enseignement fait appel aux notions de : mesure, référence à la Dikè contre l'hybris ; de rythme et de tempo, comme inscription dans les rythmes structurant de la vie, mais aussi de silence, de mélodie et d'harmonie.

J'encourage alors ce papa, autrefois passionné de musique et compositeur, à renouer avec sa pratique, dans laquelle il trouvait autrefois un enrichissement de sa vie, et de transmettre ce cadeau à sa fille.

Pourquoi pas en lui composant une petite chanson rien que pour elle ?

Texte Marc Guéry
non adressé

CHIRON L'EDUCATEUR

Par Frédéric Delarge

Le monde qui s'est ouvert à partir des années 80 s'est déchiré. L'idée d'un progrès matériel et moral continu s'est, après guerre, fracassé dans la compétition politique des deux blocs : chacun revendiquant sur l'autre la victoire à venir, finale, victoire du bien-être et de la liberté. La chute du communisme a laissé le monde orphelin d'idéologie et de perspectives alternatives. Pourtant la victoire du capitalisme n'est qu'apparente et laisse un grand vide sans direction claire qui s'impose.

Alors que la société imposait son cadre et ses valeurs aux individus, ceux-ci, libérés des carcans traditionnels, sont désormais laissés libres de leurs choix orientés par les modes, les technologies nouvelles, et les investissements des entreprises. Il n'y a d'autres directions que l'innovation, le marché et le profit.

Dans ce monde désorienté ou plutôt multiorienté que peut devenir le rôle de l'éducateur, du pédagogue et des parents ? Je partirai de mon expérience d'enseignant pour rechercher des réponses dans la mythologie auprès de la figure des centaures et plus directement de Chiron.

Antoine est un garçon intelligent et curieux. A 15 ans, en avance sur son âge, il montre à la fois des dons et des facilités nombreuses, des envies multiples et éparées, des ambitions vives et velléitaires. Refusant les structures et les injonctions de l'école, il double puis triple volontairement en seconde professionnelle sans qu'un avenir se dessine. Arrivé au niveau de la première il abandonne ses études qu'il aurait pu facilement réussir. Antoine possède un cocker auquel il ressemble : toujours en mouvement, à la recherche de la compagnie, joyeux et communicatif, chien fou attachant mais qu'il faut dresser avec fermeté pour ne pas être envahi et débordé par son énergie.

J'ai suivi Antoine toutes les semaines pendant une année, lors de sa deuxième seconde. Comment ouvrir des perspectives et un avenir ? Pour construire il faut un socle qui procure de la stabilité. Or rien de ce qui est apprentissage, scolarité, régularité, discipline ne peut lui être proposé. En cela il ressemble à un nombre croissant de jeunes qui sont mal scolarisables. Nous parlons alors d'autres choses : ... photographie, peinture, philosophie. Je tente d'ouvrir des portes et des fenêtres et l'entraîner ailleurs, vers des terres nouvelles pour éveiller en lui la volonté de les conquérir et quitter sa passivité et son papillonage. Intéressé, vraiment, il ne peut s'installer dans la durée. Très doué il est capable de travaux manuels, de compréhension intellectuelle, de contemplation esthétique, d'écriture, de performances sportives mais tout cela virevolte sans jamais se

poser, se structurer, s'approfondir. Dans la pulsion, happé par des envies vagabondes, il se jette en avant et vite rejette en arrière.

LES CENTAURES

Regardons du côté des centaures. Ixion (Plein de vigueur naturelle) a été purifié par Zeus d'un meurtre abominable. Reçu à la table des dieux il tente de séduire Héra. Les règles de l'hospitalité lui sont inconnues, ou bien il les brave. Pour le punir Zeus lui envoie une nuée trompeuse (Néphélé) qui a la forme d'Héra et qu'il étreint. De cette étreinte naîtra Centauros (Fort comme cent) qui en s'unissant aux cavales de Magnésie engendre les centaures. Schelling fait la remarque que d'une fausse étreinte, avec une réalité évanescence, ne peut survenir qu'une chimère. « Etre dans les nuages » n'est-il pas proche de « vivre de chimères » ? Comme si cette réalité fugitive, insaisissable, exigeait du sujet, le centaure, un surcroît de violence pour se forcer à se maintenir et exister.

Le mythe des centaures parle toujours de la fougue et même de la sauvagerie d'êtres plutôt frustrés, brutaux et sensuels, qui enlèvent les femmes pour se les approprier, c'était là le désir initial d'Ixion, et qui s'enivrent rien qu'à l'odeur du vin. D'une grande force physique ils combattent sans armes en jetant troncs d'arbres ou rochers sous lesquels ils écrasent leurs adversaires. Face à ce combat désordonné et brutal, Héraklès les combattra avec son arc et ses flèches lors du 4ème des travaux. Ainsi lui aussi projette mais ce sont des flèches ce qui exige entraînement et adresse donc une formation, un apprentissage. Le héros, symbole d'une avancée civilisationnelle, vainc la sauvagerie pulsionnelle. Les centaures sont des êtres qui vivent en bande dans les contrées sauvages du mont Pélion. Rares sont ceux qui portent un nom : signe qu'ils n'ont pas encore atteint le stade de l'individualisation. Ils symbolisent particulièrement bien la période adolescente où l'être, en préparation, se fond dans le groupe dont il leur faudra s'éloigner pour naître progressivement à leur être propre.

De même le nourrisson est envahi par ses pulsions et c'est comme un centaure, à corps et à cris, en jetant ses pieds et ses mains dans tous les sens, qu'il tente de faire valoir ses pulsions dans le monde. Leur satisfaction à ce stade exige l'immédiateté. L'éducation consistera à faire accepter progressivement l'attente, la frustration, la sublimation également. Il lui faudra reconnaître que la mère, le père la fratrie existent aussi avec leurs besoins et leurs attentes propres. Vers 12 ans les jeunes gens poursuivent leur développement et le système hormonal relance la sexualité. Cette excitation pulsionnelle prend de plus en plus une forme génitale qui pousse à la découverte de l'autre, à apprendre les codes d'une nouvelle relation où le corps et la génitalité mais aussi le psychisme et le spirituel se mêlent dans la découverte et la rencontre de la différence.

Les pulsions à nouveau doivent s'ordonner : à la fois structure et direction. Ce ne peut être que le fruit d'un apprentissage des codes et des moyens de la relation, d'une quête héroïque, où le jeune apprendra à se dominer progressivement au bénéfice de la rencontre véritable. L'inverse serait la découverte de la sexualité humaine dans le viol ou la prostitution quand l'autre est écrasé sous l'attaque, nié comme sujet, à la manière centaaurine.

La question qui se pose à lui est « comment » ? Et, dans quelle direction ? Parmi les centaures deux d'entre eux se distinguent par la douceur de leurs mœurs, leur sens de l'hospitalité, leur savoir et leur sagesse : ce sont Pholos et Chiron. Nous nous intéresserons au second.

Chiron est un immortel, fils de Cronos qui s'éprit de Phyliria une nymphe océanide. Pour déjouer la méfiance de Rhéa, sa femme, il se change en cheval pour poursuivre sa conquête : c'est pourquoi elle donnera le jour à un monstre, moitié homme, moitié cheval. Chiron est un centaure solitaire qui habite une grotte du mont Pélion. Néanmoins il se maria avec une nymphe et eut trois enfants. Chiron devint l'éducateur des héros, en particulier Achille, dont il était l'arrière grand père par Pelée, mais aussi Jason, Asclépios et selon certains auteurs Héraclès lui-même. D'une grande sagesse il maîtrisait d'abord la médecine, reçue d'Apollon, et pratiquait la chirurgie. Chiron provient en effet du grec kheir qui signifie la main et a donné en français chiromancie ou chirurgie justement. Cette importance de la main nous intéressera particulièrement. Il enseignait le tir à l'arc, la musique, l'astronomie. Il connaissait l'usage des simples et s'en servait pour soigner.

L'ARC ET LA FLECHE

De très nombreuses représentations picturales montrent Chiron enseignant le tir à l'arc à Achille. La flèche c'est la direction, le but encore lointain à viser ou atteindre. Ce but ne peut être atteint que si le bois est tendu, que la corde, support de la tension, vibre en étant relâchée. Symbole de l'ordonnement des pulsions, de leur maîtrise, l'art du tir est contradictoire avec l'agitation et l'excitation des pulsions. Il exige au contraire patience et entraînement. La réussite d'Achille comme archer c'est la patience du maître qui suggère, qui indique et qui répète inlassablement et de l'élève qui écoute et exécute sans se fatiguer. Mais l'arc c'est aussi l'usage des mains : les mains qui maintiennent (tenir en main) la tension juste et la direction droite. Eduquer c'est trois choses : donner un cadre (l'arc), orienter (la flèche) et projeter (la tension). Sans oublier que la position du tir à l'arc demande de mettre la main au niveau du cœur. Eduquer ne peut se faire sans cœur : sans cette attention à l'autre et cette patience qui sont justifiés par l'amour.

Prendre sa vie en main s'apprend et ne peut s'improviser. A l'adolescence la difficulté est, sortant du cadre de l'enfance et de la famille, de se diriger, de choisir sa route, d'ordonner sa vie à une visée.

L'USAGE DE LA MAIN

Pour cela, nous indique le mythe de Chiron, il faut s'exercer à l'aide de la « main du maître ». Tel est le titre d'un livre de l'écuyer et enseignant Patrice Franchet d'Esperey qui retrace toute l'histoire et l'enseignement équestre depuis Xénophon et les grands maîtres de la tradition équestre française. Il y a là un parallèle impressionnant où la main de l'écuyer et la bouche du cheval dialoguent.

Que nous disent les maîtres écuyers ? Rien ne peut être obtenu par la brutalité et le cavalier doit parvenir à guider le cheval par la douceur de sa main et une bienveillance répétée. Ce sont les gestes les plus subtiles de la main et l'intention tout simplement qui permettent d'obtenir les directions, les airs de manège, les allures voulues. La main, par l'intermédiaire de la bride et du mors, communique avec la bouche, elle doit le faire avec douceur et ainsi il obtient le meilleur du cheval qui alors « se donne dans la main ». « Indiquer et laisser faire » écrivait le capitaine Beudant. Voilà sans doute tout l'art d'une pédagogie à l'écoute du cheval. C'est une particularité de la zoologie d'avoir anthropomorphisé les parties de l'animal cheval : en particulier il n'a ni un groin, une gueule, un mufle mais une bouche. Comme le cheval, Chiron a une bouche mais avec cette bouche, libre du mors, il accède à la parole.

Ainsi l'éducation doit aider l'enfant puis l'adolescent à passer d'une impétuosité équine et centaurine à la souplesse et l'énergie, le mouvement, l'activité, la sagesse civilisée de Chiron. Il fait le passage entre l'impulsion brusque et irréfléchie à la liberté ordonnée et orientée. Il le fait doublement par l'usage de la main qui propose et indique et celle de la parole qui encourage et explique : c'est ce double usage qui fait l'éducateur et aussi le psychanalyste. Le mouvement s'initie dans la main et se poursuit par la parole.

Sans doute Chiron dans son corps marque-t-il bien la dualité humaine : l'animalité pulsionnelle qui pousse en avant et parfois avec fureur, retenue par l'humanité rationnelle et consciente qui retient et oriente. Chez Chiron les pattes n'embarquent pas la tête et le corps¹. C'est d'ailleurs de cela que les cavaliers ont secrètement, inavouablement, le plus peur, être embarqués par une monture qui s'affranchit de toutes les aides, s'émancipe violemment des indications données. L'idéal des écuyers est de devenir centaure. Rectifions la formulation, finalement inexacte, car c'est devenir le

¹ « C'est Chiron qui ouvre le chemin et n'embarquera jamais son cavalier, car sa sagesse et sa culture se révèlent incompatibles avec la sensibilité exacerbée et imprévisible qui caractérise les chevaux... » écrit E. de Fontenay dans un article auquel cette intervention doit beaucoup. *Le centaure, mystérieux maître en humanité*, in Ecole Nationale d'équitation, Colloque 2000.

centaure Chiron : atteindre à ce moment rare et merveilleux où le cavalier fait corps avec le cheval au point de pouvoir obtenir, dans une union totale, l'écoute et « l'obéissance » de sa monture. Moment magique où légèreté et spontanéité sont au rendez-vous. La légèreté que le général L'Hotte caractérisait par l'union de l'homme et du cheval qui repose sur le principe de l'économie des forces. Comment obtenir cette légèreté ? « Je ne doute pas que ceux de mes lecteurs qui auront mis mes conseils en pratique, n'acquièrent dans ces exercices, ... , le don de la communication réciproque de la main de l'homme à la bouche du cheval, et ne trouvent à ce toucher une façon qui leur permette de goûter la conduite du cheval sous l'empire d'un sentiment peut-être jusqu'alors inconnu. »²

Au XVIII^{ème} siècle, François Robichon de la Guérinière écrit un traité qui reste encore une référence majeure de l'art équestre, « L'école de cavalerie ». Le frontispice de l'ouvrage dessine un Achille sur le dos de Chiron qui, de la main, lui indique le titre de l'ouvrage, c'est à dire l'idéal à atteindre pour un cavalier. A l'écoute, abandonné sur le dos du centaure, Achille, futur dresseur de chevaux, regarde ce lointain idéal. Elisabeth de Fontenay écrit « Chiron portant Achille, c'est en quelque sorte Antoine de Pluvinel (Ecuyer principal de sa majesté) enseignant Louis XIII enfant »³. Cette indication du centaure à son héroïque élève n'est-elle pas comparable à l'indication du cavalier à la bouche du cheval ? Indiquer et laisser faire serait l'essence de l'éducateur. Ce qui ne s'envisage que dans la confiance gagnée que manifeste le relâchement d'Achille sur le dos de son maître. Ainsi Antoine est dans l'énergie, la conquête, la violence de ses désirs. Conquérir sa confiance est la première tâche de l'éducateur. Ne pourrait-on même prolonger l'analogie pour affirmer que l'éducateur doit le prendre sur son dos, c'est-à-dire subir sa fougue, ses refus, ses incartades, ses doutes avec patience pour lui montrer la direction lointaine ?

On peut dès lors penser que cette communication intime avec le cheval, imaginaire de l'écuyer qui prend la forme du centaure Chiron, a son pendant dans l'imaginaire du maître ou de l'éducateur avec son élève. Il y a pourtant une différence essentielle : le disciple s'oriente avec le maître (il est « sous la main » dirait l'écuyer) puis il prend sa liberté et poursuit son propre chemin, devenant son propre maître. A ce moment il a acquis la rationalité et la sagesse de Chiron, symbole de celui qui est, à lui-même, son propre maître. Chiron est pédagogue car il a reconquis le sens pour lui-même en unifiant ses deux natures, animale et divine, lui qui est immortel. Pour Luc de Goustine « c'est par la main que se forge l'unité de l'être » (p.142) et cette unité suppose et supporte une parole : voilà pourquoi le centaure Chiron n'est pas bridé, on ne peut lui voler ou lui briser sa parole de sagesse.

² Cité dans *La main du maître*, Patrice Franchet d'Espérey, Odile Jacob, p.160

³ Ibid, p.83

Deux points nous restent. Pourquoi Chiron est-il blessé par Héraklès et renonce-t-il finalement à l'immortalité ? Pourquoi Chiron est-il médecin ? Faut-il être médecin pour devenir éducateur ?

L'EDUCATEUR, CE MORTEL

Chiron, fils de Cronos, ouvre au temps donc à l'histoire, il s'agit donc dans l'acte d'éduquer de faire entrer l'humain dans une histoire en lui traçant une direction. La symbolique de l'archer y amène. Le précepteur arme son élève. Connaissant son élève il pourra lui proposer des directions adaptées à sa personnalité naissante, ses vertus propres. Il ouvre des champs, il amène des possibilités en sachant qu'il devra aussi faire accepter des renoncements : toutes les directions ne sont pas envisageables. Le redémarrage du pulsionnel donne le sentiment à l'adolescent que le monde lui-même est à conquérir, qu'il possède la puissance pour le bousculer, y poser sa marque, être créateur et le renouveler. L'adolescent va devoir là renoncer à sa toute puissance enfantine originelle ancrée dans l'imaginaire pour gagner le monde par sa pensée, sa volonté et sa capacité à construire. Cette progressive prise de conscience est d'autant plus difficile sans doute si la nature vous a octroyé plein de dons et que l'entourage les magnifie. C'est le cas d'Antoine : le manuel autant que l'intellectuel, le sportif autant que l'artistique lui sont accessibles. L'éducateur acquiert un rôle d'autant plus important pour l'aider à faire des choix en conscience avec la délicatesse et l'amour du cœur au niveau duquel la main se situe dans le tir à l'arc.

Chiron immortel, demi-frère de Zeus, relève des principes. Les éducateurs que nous sommes, mortels donc, relevons du matériau humain avec doutes, sentiments, émotions, peurs... Le vrai maître sera l'éducateur qui, accompli, aura réintégré les principes. L'intégration de ces principes aura pour lui été un lent processus de purification de l'âme en passant par les épreuves qu'il aura su surmonter. Ainsi, à la manière de Chiron, il saura allier souplesse et rigueur, encouragements et patience, fermeté et bienveillance. C'est aussi la leçon des maîtres écuyers. Mais tout également comme un écuyer sait qu'il doit être à l'écoute du cheval qui a un « savoir » et qu'il a toujours quelque chose à apprendre de sa monture, l'éducateur doit se mettre à l'écoute de son élève ou de son l'enfant. Car l'enfant est beaucoup plus proche de la vérité et des principes que les adultes que nous sommes. Lui aussi a quelque chose à nous apprendre.

Néanmoins dans cette relation éducatrice le maître s'éprend de son élève. Un attachement et un amour s'instaurent à travers une communication et une compréhension intimes. Aider et voir son disciple s'affirmer et grandir émeut au plus profond le maître qui est justifié dans son rôle. Certains auteurs font de Chiron

l'éducateur d'Héraklès. C'est lui qui dans sa lutte contre les centaures le blessera involontairement d'une flèche empoisonnée au sang de l'hydre de Lerne. Malgré toute sa science médicale Chiron ne trouvera de remède et, plutôt que de souffrir terriblement, demandera à Zeus l'abandon de l'immortalité. L'élève a blessé le maître, sans possibilité d'oubli ou de repos. L'âme du maître atteinte, celui-ci doit abandonner le monde des principes pour entrer dans la complexité humaine des sentiments. Le disciple va inévitablement quitter le maître pour advenir à son être propre. Là est la joie du maître et aussi sa grande peine : le temps a pris corps, il y a un avant et un après, l'après du départ pour une vie libre. C'est la blessure d'amour qui amène Chiron à quitter le principe qu'il honore pour s'humaniser en acquérant la condition du mortel, en partageant joies et souffrances liées à cette condition. Il y a chez Chiron une dimension christique par une proximité humaine du dieu. Peut-être pourrions nous affirmer que c'est dans la relation éducative, dans l'accompagnement et la transmission, avant toute chose, que l'homme s'humanise réellement ? C'est particulièrement vrai dans la fonction parentale où l'enfant oblige les parents à s'ouvrir à une autre réalité que le couple refermé sur le deux. Chiron renonce à rester dans son empyrée pour s'identifier au héros (mortel) qu'il conduit. Nous touchons là sans doute ce qui représente la grande difficulté de l'éducation : abandonner les principes, mais aussi notre volonté, notre imaginaire sur l'enfant ou l'élève pour nous accorder véritablement à ce qu'il est. C'est à une part de nous-même que nous devons souvent renoncer pour laisser l'autre libre et advenir.

J'ai suivi un adolescent dont le prénom était Adam. Quand j'ai interrogé sa mère, restée célibataire, le père n'a pas voulu reconnaître son fils, sur le choix de ce prénom pas très courant et certainement pas anodin, elle prit un temps de réflexion et me dit : « Parce que c'est le premier homme ». Confusion des places entre le père et le fils. Ce dont le fils était conscient puisqu'il disait qu'il avait le rôle de l'homme à la maison ! Le garçon renvoyé ainsi au mythe originel ne parvenait pas à s'engager dans un avenir concret, faire des choix de formation, se perdait dans le cannabis et des rave-party hebdomadaire d'où régulièrement il appelait sa mère pour qu'elle vienne le chercher. Ainsi lui et elle restaient dans la beauté et la vérité éternelle du mythe de l'homme universel, du premier Adam. Le temps n'avait pas prise. Il aurait fallu permettre une castration dont la mère, dès le choix du prénom, ne semblait pas vouloir.

Chiron, fils du temps, aide à entrer dans l'histoire. C'est bien le rôle de l'éducateur, en particulier des parents, de sortir du mythe (qui est a-temporel) pour l'introduire à la société, à l'évolution humaine et s'y inscrire. D'une part l'universalité du mythe, de l'autre la singularité de l'étant dans le flux de l'histoire, là où il pourra prendre sa place en tentant de faire vivre les principes. Mais en faisant entrer l'enfant dans le déroulé de l'histoire il s'y inscrit lui-même : l'enfant va le dépasser et le parent sera l'ancien face

au nouveau. C'est souvent le drame dans les familles : les parents confrontés à l'énergie, le désir, l'insatiable ambition de naître au monde de leurs adolescents ce qui ranime inconsciemment leur propre entrée, plus ou moins difficile, dans l'âge adulte, ne peuvent accepter pour eux-mêmes d'être relégués dans un passé antérieur et donc une mort qui s'annonce. Qu'ont-ils faits des principes qui les animaient ? L'enfant se détache si le parent aussi le permet. Cela exige du travail sur soi. Ne doit-on pas devenir à soi-même, de plus en plus son propre maître ? Le mythe ici nous le traduit par le fait que Chiron devient mortel. Mourir aux principes c'est entrer dans le temps donc devenir mortel.

UNIFIER L'ETRE

Enfin je postulerai ici que le mythe du Chiron qui fait du centaure un médecin tente, avant toute chose, de raccorder la sagesse de l'éducateur aux principes de la médecine. L'éducateur n'a pas par principe à être médecin c'est l'évidence. On retrouve d'ailleurs ici le combat constant de Freud pour une psychanalyse laïque. Mais sans doute, nous avertit le mythe, les principes de la médecine doivent être au cœur de l'éducation . Apollon préside à la santé et à l'harmonie de l'âme. La santé apollinienne est avant tout psychique et spirituelle. C'est lui qui a enseigné à Chiron les **principes** médicaux. Paul Diel fait remarquer qu'il y a d'un côté l'universalité des principes et de l'autre la réalité d'une pratique, celle qu'applique Chiron avec une adresse consommée : la médecine se situe entre l'universel et le singulier dans une dialectique permanente. Les grecs en étaient très conscients. N'est-ce pas également le sens à donner à une existence vécue en conscience? L'éducation ne peut être une succession de recettes plus ou moins adaptées aux situations et aux êtres dans une relation de pure opportunité, ni être une répétition de principes imposés en vérité absolue. L'éducation ne peut être que ce dialogue permanent chez les éducateurs et les parents entre la vérité des principes , contenus dans les mythes, et leur application au cas par cas des situations et des êtres. L'usage des simples par Chiron en est la manifestation.

Mais par ailleurs la médecine apollinienne maintient constamment l'équilibre du corps et de l'âme. C'est aussi une règle de toute éducation : ne pas séparer la recherche d'un corps sain de celle d'une âme équilibrée et harmonieuse. Cela exige une connaissance fine de soi-même, autrement dit la sagesse dont le centaure Chiron était paré.

Psychanalyse et idéalisme

Par René Gandolfi

S'il fallait trouver un concept central introduisant à la vision analytique ce serait celui de décentrement, entendez bien sûr dans ce décentrement, celui du sujet.

Pour approcher ce concept de décentrement, il faut d'abord saisir ce que l'on entend par sujet en psychanalyse.

Disons tout de suite qu'il ne s'agit pas du sujet cartésien réduit à son cogito, mais d'un sujet conscient de lui-même se rapportant aussi bien à sa corporéité, à sa sensibilité qu'à son intellect.

Ce sujet de la conscience ordinaire peut être conçu comme auto-centré sur sa pure subjectivité prise dans un réseau de relations signifiantes au monde. En extrapolant la notion de Moi chez Fichte, on peut dire qu'il n'y a que du Moi dans cet auto-centration, terme plus parlant qu'auto-centrement.

Le sujet est naturellement présent à lui-même en ce qui le fonde, mais paradoxalement cette pleine conscience d'être au monde en soi, avec soi, se produit dans l'ignorance totale des processus concernés et mobilisés pour que cela soit. Ainsi, le sujet ignore tout de ce fond qui lui donne accès à la phénoménalité de sa conscience.

Ressentir, éprouver des émotions ou penser sont autant de réalités qui ont lieu sans la connaissance de leur mode d'engendrement.

Parler non plus ne s'apprend pas vraiment, nous parlons en ignorant beaucoup de la complexité syntaxique du langage et de ses catégories sémantiques.

Ainsi, on peut comprendre l'ambition analytique de Freud : elle consiste à déplacer le centre de la simple conscience subjective de soi dans la région qui lui est sous-jacente, laquelle région se trouve délibérément investie comme le sous-continent obscur de « l'inconscient ».

Le questionnement de Freud reste au départ, dans la sphère psychopathologique : son enquête concerne les processus qui détermineraient et donc finaliseraient l'intentionnalité de nos comportements. Il est certain que cette ambition possède certains accents darwiniens et peut paraître assez représentative de l'époque. Mais Freud a subi l'influence de Schopenhauer et a l'espoir plus élevé d'atteindre à un schématisme fonctionnel unificateur du Moi avec un grand M.

Tel un archéologue, Freud se lance donc résolument dans l'exploration de l'inconscient où se tissent les motifs profonds de notre psyché. Cependant, l'affaire s'avère très vite difficile et peu apte à recevoir une conceptualisation suffisamment claire. D'autant que les seules manifestations directes de l'inconscient sont les rêves, matière énigmatique et peu consistante pouvant se prêter à de multiples interprétations.

Grâce à son caractère obstiné, Freud réussira à exposer certains mécanismes fondamentaux notamment grâce à son intérêt pour la mythologie. Le fameux complexe d'Œdipe en sera le fleuron. Il assoira sur ces bases sa fameuse théorie sexuelle qui fut certainement son cheval de Troie, mais Freud ne réussira pas à prendre la citadelle de la science dont les murailles sont bien défendues.

Après avoir reçu de multiples et innovantes formalisations théoriques, l'inconscient subira peu à peu une épure métapsychologique qui ne laissera plus s'agiter dans son fond, que le couple fatidique de la pulsion de mort et de la pulsion de vie.

Le déterminisme quasi-biologique de l'inconscient freudien offre certes une scénographie tragique de l'existence, mais il ouvre aussi sur une dimension philosophique qui échappa à Freud.

Dans sa naïveté messianique ou plutôt moïsiaque, Freud ignorait qu'en ouvrant la porte de l'inconscient, il dévoilait une abîme dont seuls les mystiques avaient osé explorer la profondeur.

Si on revient sur la tentative hégélienne de rationaliser la venue en abîme de l'être dans sa dialectique improbable avec le néant, nous découvrons qu'une telle ambition est semblable à une danse soufie où l'ascension de l'être prend le pas sur la gravité du néant, lequel se laisse aspirer pour devenir l'ombre lumineuse de la liberté.

Il faut se rendre à l'évidence, l'inconscient est bien un *grund*, un fond d'où émane une source bouillonnante que Lacan lui-même n'hésitera pas à métaphoriser en Dieu obscur. Ce fond ne peut être réduit et assimilé à un quelconque déterminisme biologique ou culturel, ni même linguistique, comme le voulait Lacan.

Nous sommes face à un mystère qui réclame quelques précautions sémantiques : le sujet conscient se révèle supporté par une vie sous-terrainne qui lui donne le sentiment de son unité existentielle. Ce fond est le lieu manifeste d'un principe substantiel d'où s'origine la possibilité même de parler d'humanité comme un universel concret.

Ce principe ou essence première engendre et assigne le sujet comme unité et totalité vivante.

Vu ainsi, l'homme n'est donc plus un simple produit de la nature, mais davantage l'expression d'une essence universelle à laquelle il doit se mesurer pour se situer dans le monde et y trouver son horizon de sens.

Nous ne faisons là que nous faire l'écho de ce qui s'est dit tout au long de cette journée en situant le sujet comme une entité se déterminant pour son propre achèvement selon les modes de dévoilement de son essence.

Comment définir ces modes qui orientent l'avancée de l'être vers la pleine assumption et réalisation de sa libre aliénation au monde ?

Convoquer un principe substantiel, c'est prendre en compte une relation de substantialité entre le fondement et le fondé, entre l'engendreur et l'engendré. Ceci revient à dire que cette relation est à la fois causale et interactive.

Cette relation de substantialité fait donc intervenir une dynamique processuelle rétroactive entre la cause et ce qu'elle produit, entre l'origine et ce qui en émane. Nous retrouvons ici les éléments d'une dialectique plus concrète dont il faut définir la nature exacte du mouvement qui l'anime ainsi que de son contenu.

Le mouvement qui caractérise cette dialectique est celui du fini et de l'infini et le contenu est celui qui détermine le rapport de l'homme au monde selon une raison nécessaire.

Commençons par interroger ce qu'on entend par raison :

La raison est l'esprit qui se rend objectivement visible dans l'histoire.

Elle est donc la chute incidente du sens, ce qui tombe dans le réel comme moment de l'absolu. Ainsi, la raison se dévoile en tant que chaîne de signifiants exposant les contenus objectifs des modes d'adéquation de l'homme à ses fins.

Si l'homme est signifié par son essence et ne peut se réaliser qu'en elle, il lui faut recueillir et comprendre sur le chemin, les effets signifiants de son avancée. Il lui faut un retour de l'effectivité de ses actes.

Quand Lacan évoque qu'un signifiant ne signifie que pour un autre signifiant, cela indique que l'enchaînement des signifiants indicatifs des voies de la raison est aussi bien particulière qu'universelle. Cet enchaînement témoigne de notre propre responsabilité à nous signifier.

Dès lors, la raison n'est autre que la monstration du sens qui nous revient du mouvement de la vie selon les contenus idéaux que nous mobilisons et engageons.

L'homme ne fait que s'éprouver dans la réalité en produisant une histoire qui lui est particulière, mais qui est aussi et toujours l'expression de l'universalité de la raison.

Il est bien connu, et c'est rassurant, que la raison use volontiers de la ruse pour parvenir à ses fins qui est la réconciliation de l'homme et du monde ou encore la fin de la dictature de l'objet.

Cette proposition de complétude entre l'homme et le monde est le cœur du système de l'idéalisme allemand, et il explique le mouvement dialectique du fini et de l'infini comme mode de détermination et de progression des signifiants que la raison enchaîne.

Notre conscience semble toujours buter sur notre propre limite à conceptualiser notre histoire ; cependant cette limite est posée par nous-même, elle n'est en rien imposée par un élément étranger.

Bien sûr, cette limite est souvent le reflet d'un certain consensus socio-culturel, mais Socrate nous a averti de ce qui arrive si l'on s'en tient là : on y perd sa liberté et on se met à mort.

Ainsi, si je suis apte à poser mes limites et à les reconnaître, c'est que je suis aussi apte à les reculer et c'est cela la puissance de l'infini. Notre histoire à chacun d'entre nous appartient à la grande histoire de la raison et au dévoilement de la richesse de l'essence de l'homme. L'argument de la fatalité et de la soumission aux événements est certainement l'argument le plus paresseux du monde ; nous sommes instamment sollicités à nous dépasser et à grandir par et dans nos épreuves.

La position idéaliste veut rompre avec la radicalité du dualisme sujet/objet, dualisme qui fait que l'un n'existe que face à l'autre, tous deux étant pris dans leur irréductible différence ontologique.

Or, il est possible de ne voir dans cette différence ontologique, souvent ramenée à celle de l'être et l'étant, qu'un espace de médiation où se déploie la logique du concept, c'est-à-dire la capacité pour l'homme d'interpréter de façon toujours plus universelle la particularité de son parcours.

Nous avons ainsi vu avec Marc et Catherine comment le symptôme interroge des formations inconscientes dont la structure et la teneur sont universels et indicatifs d'une propédeutique de la responsabilisation. De même avec Frédéric nous avons perçu comment les préceptes de Chiron donnent à l'enfant l'assurance d'un chemin qui se forme suivant la visée objective d'une fin, de sa réalisation en l'homme par la maturation de ses pulsions.

Quant à la figure de Déméter elle stigmatise l'instauration du jugement de la raison sur terre, médiation entre le ciel et l'enfer. Comme le reprendra de façon dramatique

l'iconographie médiévale, la pesée des âmes ne laisse d'autres perspectives que celles de remonter vers la béatitude des cieux ou de chuter dans les tourments de l'enfer.

Au-delà du problème épistémologique que soulève la percée conceptuelle entre le fini et l'infini, il faut entendre que l'homme doit s'éprouver dans l'objectalité du monde pour se connaître. De ce fait, le concept n'obtient son caractère universel qu'à être pris à l'universalisation de l'objet. Il est ainsi offert une unité d'essence à l'homme et au monde comme nous l'avons déjà introduit.

Voilà pourquoi le système rationnel de l'idéalisme repose sur une vision organique du monde, chaque partie ne trouvant sa raison que dans le tout selon l'horizon de sens qui le fonde originairement.

Que les choses soient claires, cette vision n'implique pas un retour à une forme de panthéisme grec ou à un monisme spinoziste ; le monde reste hiérarchisé par les degrés de conscience. De même cette unité d'essence ne doit pas être confondue avec celle que véhicule L'Orient.

Si l'accent est effectivement mis dans la vision orientale sur l'organicité de l'univers et l'interdépendance des phénomènes, les modes de différenciation intrinsèques à cet univers sont illusoire sans conséquence sur la construction psychique. La réalité est maya et le but spirituel est donc de fluidifier sa conscience en supprimant toute différence trompeuse entre la matière et l'esprit afin de revenir au tout de l'infini du cosmos.

L'épreuve dialectique de l'incarnation est donc supprimée au profit d'une illumination qui est celle d'un au-deçà du fond, ce même fond qui pour l'Occident conserve sa valeur de détermination et de guidance pour notre marche tâtonnante vers l'unité.

Si l'idéalisme allemand renouvelle bien une représentation vivante du monde concernant la totalité des étant, y compris les minéraux, il le fait selon une logique substantielle de l'immanence de la raison dans le monde permettant la réintégration du tout dans le un dans l'épreuve du concept. Ainsi se trouve élucidée la sentence hégélienne sur la patience du concept car le chemin vers l'unité s'annonce long et difficile sans aucun point de fuite possible.

On comprend mieux la souffrance de l'homme dans l'épreuve de la finitude à devoir se prendre plus profondément à sa raison d'être-là comme sur-signifiante et à devenir sa propre cause.

Si nous revenons au domaine psychanalytique, c'est tout le champ clinique qui reçoit une nouvelle impulsion logique. En effet, en suivant cette actualisation de la raison

filtrée par la vie du concept, il apparaît que la notion de symptôme doit être élevée à la hauteur d'un signifiant existentiel déterminant d'une évolution de la conscience.

Linda nous a fait traverser quelques siècles pour nous introduire dans l'assomption de la raison au travers de l'image. L'image est dévoilement de l'espace lumineux dans lequel s'enfantent et circulent les formes. Mobile et sans corps, seul le verbe la fixe en lui offrant une prise pour le concept. La raison passe donc virtuellement dans l'image et ne peut vivre qu'une assomption iconique par un regard contemplatif. Linda a donc raison de nous inquiéter à propos du selfie qui engage le risque de virtualiser le sujet lui-même redevant une image qui se dissout dans l'espace lumineux.

On sait que l'idéalisme allemand a renoué avec la mythologie plus particulièrement avec le philosophe Schelling et là aussi, il faut bien comprendre dans quel horizon logique s'inscrit cette démarche. Nous avons vu que l'histoire de la conscience et celle du monde ne sont que les deux moments d'une dialectique de la raison qui cherche toujours à les fusionner conceptuellement. La mythologie ne peut donc être assimilée et réduite à une forme de pré-rationalité du fait qu'il n'y aurait pas encore de raison probatoire. Bien au contraire, la mythologie est le manifeste de la raison pure ; elle dévoile les modalités réflexives les plus originelles et profondes qui fondent les logiques structurelles à partir desquelles la conscience se construit et évolue.

La raison dialectique platonicienne qui semble rompre avec la tradition mythique ne fait qu'introduire un nouveau mode d'appropriation plus conscient et plus personnel des possibilités du logos. Le défi pour Platon est celui de l'individuation, c'est-à-dire la nécessité de reprendre pour soi ce qui ne se présentait qu'en soi sous le mode d'une soumission opinante ou héroïque.

Cette dialectique inspirera l'Occident en se renouvelant dans le néoplatonisme et enrichira aussi bien la mystique médiévale que la philosophie idéaliste allemande. Elle imposera une nouvelle responsabilité à l'homme apte à conscientiser au plus haut niveau la nature universelle de sa condition.

Cependant, il faut rester humble quant au succès de cette individuation. Les mythes témoignent encore et toujours des premières productions de la raison. Ils éclairent sous une forme métaphorique les structures sous-jacentes à la genèse de la conscience.

Quand Freud stigmatise le mythe d'Œdipe, il ne fait que s'extasier sur un moment fondateur de la conscience individuelle liée à la nécessaire coupure pour l'enfant de sa dépendance maternelle. Il n'y a pas de complexe d'Œdipe dans la nature parce qu'il n'y a pas de conscience d'une différence sexuelle ; la nature est tout simplement.

Cependant, Freud n'a pas assez perçu que tous les mythes sont fondateurs et ne sont que des moments qu'il faut rassembler et unifier en vue de comprendre les étapes de la

construction du sujet. Il est nécessaire d'accomplir ses épreuves préliminaires avant que la pensée soit libre de s'élaner dans le pèlerinage dialectique qui lui convienne.

La liberté de pensée est donc inséparable d'une série d'avancées structurelles qui permettent l'émergence d'une conscience aiguisée et efficiente au service d'un destin aux couleurs de l'universel.

La question qui se pose aujourd'hui : est-il possible de reprendre cet élan qui amène l'homme à profiter de sa finitude pour en faire le terrain de son infinitude ?

Bien évidemment oui, et si le symptôme, qu'il soit catégorisé de physique ou de psychique, nous a toujours fait peur, il est temps de le prendre pour une occasion de s'y référer pour se dépasser soi-même.

L'esprit de la psychanalyse anthropologique est celui d'une résurrection de la raison qui doit venir à l'homme sous l'espèce d'une liberté conquise au-delà de ce qui la nécessite. Notre société est dans une mutation profonde qui impacte le rapport de l'homme au monde de manière inédite.

En relisant récemment des écrits de Jean Giono datant des années quarante, j'ai pu mesurer sensiblement l'incroyable métamorphose de notre société. L'histoire s'est épuisée à vouloir offrir un cadre référentiel à une vie collective pour l'homme. Il ne reste plus que l'écume faite de bulles dont le vent s'empare comme une manne, mais personne ne sait d'où vient le vent et où il va.

Le devenir de l'homme est plus que jamais dépendant d'un élargissement de la conscience à sa vraie dimension universelle et donc spirituelle qui consiste à rassembler et unifier tous les moments antérieurs à l'expression de notre conscience actuelle. Ces moments sont disponibles au fond de nous, ils sont là comme autant de bornes indiquant que l'aventure ne fait vraiment que commencer.

La psychanalyse anthropologique peut difficilement être comprise hors de cette ambition de porter l'homme à ses vraies demeures qui sont celle de l'esprit. Il s'agit de libérer l'homme comme le mot *lisis* le signifie, mais ce *lisis* appartient aussi à l'extase dionysienne, il s'agit bien de retrouver le dieu en nous, contentons-nous de l'esprit ce soir.